

SU Tong

Je suis l'Empereur de Chine

Roman traduit du chinois
par Claude Payen



Picquier poche

SU Tong

JE SUIS L'EMPEREUR DE CHINE

Roman traduit du chinois
par Claude Payen



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Visages fardés, poche n° 199

Titre original : *Wode diwang shengya*

© 1992, Su Tong
Originally published in China by Maitian Chubanshe (Taïpei)

© 2005, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles cedex

En couverture : Jiang Guo Fang, *Bells Ringing in the Distance*
© Schoeni Art Gallery, Hong Kong, www.schoeni.com.hk

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 2-87730-790-5

PREMIÈRE PARTIE

Le jour où l'Empereur, mon père, mourut, le soleil qui se levait au-dessus de la Montagne de la Barre de Cuivre ressemblait à un jaune d'œuf crevé et une épaisse gelée blanche recouvrait le sol. Je récitais mes leçons dans la Salle Jouxant la Montagne quand un vol d'aigrettes blanches venu de la forêt d'arbres à suif tourbillonna un instant au ras du toit de tuiles noires et des galeries vermillon avant de s'éloigner dans un concert de cris d'angoisse et un bruissement de plumes. Je m'aperçus alors que mon poignet, la table de pierre et mon livre étaient couverts d'une fiente visqueuse.

— C'est de la crotte d'aigrettes, dit mon serviteur, tout en essuyant mes poignets avec un mouchoir de soie. Nous sommes maintenant au milieu de l'automne. Le prince devrait rentrer au palais pour étudier.

— Oui, répliquai-je en écho. Nous sommes au milieu de l'automne et le malheur va bientôt s'abattre sur l'Empire de Xie.

A ce moment, entrèrent dans la Salle Jouxant la Montagne les domestiques du palais chargés d'annoncer la mort de l'Empereur. Ils étaient vêtus de blanc et l'extrémité de leurs bandeaux de deuil flottait doucement dans le vent. Ils portaient la bannière de

la Panthère Noire de l'Empire de Xie. Derrière eux, marchaient quatre serviteurs portant le palanquin vide. Je savais qu'on attendait que j'y monte pour me rendre dans la salle du palais où je devrais rester debout au milieu de gens que je respectais et d'autres que je haïssais pour participer aux obsèques de l'Empereur, mon père.

J'avais toujours détesté le défunt, bien qu'il fût mon père et ait régné pendant trente ans sur l'Empire de Xie. Le cercueil avait été déposé dans la Salle des Vertus Reçues au milieu d'une myriade de pâquerettes jaune doré. Les gardes qui l'entouraient me faisaient penser à des cyprès de cimetière. Je me tenais sur la plus haute marche. C'était ma grand-mère, Dame Huangfu, qui m'y avait conduit, contre mon gré, car je ne voulais pas me trouver si près du cercueil.

Les fils de ma belle-mère étaient derrière moi et, chaque fois que je me retournais, je rencontrais leurs regards hostiles braqués sur moi. Pourquoi me regardaient-ils ainsi ? Je ne les aimais pas. Ce que j'aimais, en revanche, c'était le chaudron d'alchimie de mon père. Je ne pouvais en détacher mes yeux. Il était là, seul contre le mur. Sous lui, le feu brûlait encore et il continuait à émettre une épaisse vapeur. Je connaissais le serviteur qui ajoutait du bois sur les cendres : c'était le vieil homme qui allait souvent chercher du bois dans la montagne. Un jour, en me voyant, son visage s'était couvert de larmes. Il avait mis un genou à terre et, désignant les alentours d'un large mouvement de sa serpe, il avait déclaré :

— Nous sommes au milieu de l'automne et le malheur va bientôt s'abattre sur l'Empire de Xie.

La grosse cloche du vestibule retentit et tout le monde tomba à genoux. Je suivis le mouvement.

J'entendis soudain la voix fatiguée mais sonore du maître des cérémonies rompre le silence :

— Le défunt Empereur a laissé un édit testamentaire !

Un édit testamentaire ! Le mot résonna longuement.

Ma grand-mère était agenouillée à côté de moi. Apercevant le *ruyi* de jade en forme de panthère accroché à sa ceinture qui reposait sur la marche à portée de ma main, il me vint l'envie de m'en emparer. Je tendis le bras, comptant casser le cordon auquel il était suspendu. Malheureusement, ma grand-mère devina mon intention et repoussa ma main tout en m'ordonnant à voix basse d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Duanbai, écoute la lecture du testament !

J'entendis alors le maître des cérémonies prononcer mon nom et proclamer d'une voix solennelle :

— Mon cinquième fils, Duanbai, doit me succéder sur le trône de l'Empire de Xie.

Un murmure s'éleva dans l'assistance. En me retournant, je vis le visage de ma mère, Dame Meng, rayonner de joie. Il n'en allait pas de même des autres concubines. Certaines affichaient un air indifférent mais d'autres, en revanche, laissaient paraître leur colère ou leur désespoir. Mes quatre demi-frères étaient livides. Duanxuan se mordait la lèvre, Duanming marmonnait entre ses dents, Duanwu levait les yeux vers le ciel. Seul Duanwen affectait de ne rien ressentir mais je savais que c'était lui qui devait souffrir le plus car il avait toujours rêvé d'accéder au trône et il espérait être le successeur désigné. Quant à moi, je ne m'étais pas attendu à me retrouver soudain Empereur de Xie. Je repensai à la prophétie du vieux

serviteur chargé de l'entretien du feu : « Nous sommes au milieu de l'automne et le malheur va bientôt s'abattre sur l'Empire de Xie. »

Et que stipulait le testament ? Voilà qu'on me demandait d'aller m'asseoir sur le trône doré de mon père ! Tout cela n'avait pour moi aucun sens. J'avais quatorze ans et je ne comprenais pas pourquoi j'avais été choisi pour assurer la pérennité du trône.

Ma grand-mère me fit signe d'avancer pour recevoir le testament, mais avant que j'aie eu le temps de faire un pas, je vis le vieux maître des cérémonies se diriger vers moi avec la couronne de la Panthère Noire qu'avait portée mon père. Voyant sa démarche hésitante et le filet de bave qui dégoulinait le long de son menton, j'éprouvai pour lui quelque inquiétude. Je me soulevai sur la pointe des pieds et me redressai en attendant qu'on déposât sur ma tête la couronne impériale. Dans ma confusion, je regardai en direction du chaudron près duquel le vieux Sun Xin semblait somnoler, me demandant pourquoi il devait continuer à entretenir le feu. Je posai la question à haute voix sans obtenir de réponse. La couronne impériale de la Panthère Noire avait été lentement déposée sur ma tête où elle pesait maintenant lourdement. Je la trouvais très froide.

C'est alors qu'un cri déchirant jaillit de la foule :

— Ce n'est pas lui ! Ce n'est pas lui le successeur !

Je vis une femme se détacher du groupe des concubines. C'était Dame Yang, la mère de Duanwen et Duanwu. Se faufilant parmi l'assistance frappée de stupeur, elle monta les marches, se planta devant moi et arracha comme une folle la couronne de la Panthère Noire qu'elle serra contre sa poitrine.

— Ecoutez-moi ! hurla-t-elle. Le nouvel Empereur est mon aîné Duanwen, ce n'est pas le cinquième fils Duanbai.

Elle sortit alors de sous ses vêtements une feuille en précieux papier de riz qu'elle brandit en criant :

— Voici le testament portant le sceau personnel du défunt Empereur. Il dit que c'est Duanwen le successeur. Ce n'est pas Duanbai. L'autre testament est un faux.

Une clameur s'éleva de la foule. Regardant Dame Yang qui serrait toujours la couronne contre elle, je lui dis :

— Si vous y tenez tellement, gardez-la. Elle ne m'a jamais fait envie.

Je pensais pouvoir profiter du désordre pour m'esquiver mais ma grand-mère me barra la route. Des gardes avaient empoigné Dame Yang qui se débattait comme une folle et l'avaient bâillonnée avec son bandeau de deuil. Ils l'entraînèrent sans ménagement hors de la Salle des Vertus Reçues.

Je demurai interdit, me demandant à quoi rimait cette comédie.

Le sixième jour qui suivit mon accession au trône, on emporta le cercueil de mon père. L'imposant cortège funèbre se dirigea vers le sud de la montagne où se trouvaient les tombes des générations de souverains qui m'avaient précédé sur le trône ainsi que celle de mon frère Duanxian décédé en bas âge. Au cours de la procession, je pus voir pour la dernière fois le visage de mon père, ce souverain exceptionnel, fier et intrépide, qui gisait maintenant dans son cercueil en bois de camphrier comme une bûche en voie de décomposition. La mort m'apparut comme une

chose épouvantable. J'avais toujours cru que mon père était immortel mais force m'était de me rendre à l'évidence : il était mort et il allait pourrir dans cet énorme cercueil. Il partait accompagné d'objets funéraires en or, argent, jade, agate et autres pierres précieuses. Beaucoup de ces objets me plaisaient énormément, en particulier une courte épée de bronze au pommeau serti de rubis que je me serais volontiers appropriée si je n'avais pas su qu'il était interdit de dérober les objets funéraires de l'Empereur, mon père.

Le cortège s'arrêta dans le marécage à l'entrée du cimetière pour attendre les cercueils rouges contenant les concubines qui devaient accompagner leur mari dans la tombe. Assis sur mon cheval, j'assistai à l'arrivée des cercueils. J'en comptai sept. On m'informa que les sept femmes avaient reçu l'ordre de se pendre avec un foulard de soie blanche au petit matin. Conformément à la tradition, il convenait de disposer les sept cercueils dans la tombe de mon père comme les sept étoiles de la Grande Ourse encadrant la lune. On m'informa aussi que Dame Yang avait refusé d'obtempérer et s'était enfuie pieds nus dans le palais. Elle avait été capturée et maîtrisée par trois domestiques qui s'étaient chargés de l'étrangler avec le foulard de soie blanche.

Les sept cercueils étaient en place lorsqu'on entendit des coups violents à l'intérieur de l'un d'entre eux. Tout le monde devint pâle de frayeur. Quand on ouvrit le cercueil, je vis Dame Yang se dresser sur son séant, les cheveux en désordre couverts de sciure de bois et de sable rouge, le visage blême, aphone d'avoir hurlé les jours précédents. Elle brandissait encore le testament devant la foule qui entourait le cercueil.

Des serviteurs se hâtèrent de remplir le cercueil de sable et de reclouer le couvercle. Je comptai dix-neuf grands clous.

Tout ce que je savais sur l'Empire de Xie m'avait été enseigné par un moine bouddhiste nommé Juekong. Il avait été choisi par mon père pour être mon précepteur. C'était un érudit qui connaissait les arts martiaux, la musique, les échecs, la calligraphie et la peinture. Quand je devais étudier dans le froid glacial de la Salle Jouxant la Montagne, il restait à mes côtés. Il m'avait enseigné les deux cents ans d'histoire et la géographie des neuf cents lis de l'Empire de Xie. Il m'avait raconté la vie des souverains et des généraux morts sur le champ de bataille. Il m'avait décrit les montagnes et les rivières de l'Empire et expliqué que mes sujets passaient leur temps à semer le millet, à chasser et à pêcher.

L'année de mes huit ans, je fus persécuté par des petits démons blancs qui apparaissaient dès que j'allumais la lampe et sautaient sur mon bureau ou sur mon échiquier, bondissant en tous sens, si bien que j'étais terrorisé. Dès qu'il entendait mes cris, Juekong arrivait et mettait les petits démons blancs en fuite en faisant tournoyer son épée. Ainsi, depuis l'âge de huit ans, je vénértais Juekong.

Je le convoquai dans la Salle Jouxant la Montagne. Il s'agenouilla respectueusement devant moi. Il semblait très malheureux et tenait à la main un exemplaire défraîchi, aux pages cornées, des *Entretiens* de Confucius. Sa robe trouée et ses sandales étaient couvertes de boue noire.

— Pourquoi le maître a-t-il apporté les *Entretiens* ? lui demandai-je.

— Nous n'avons pas eu le temps de les étudier jusqu'au bout. Je les ai apportés et j'ai corné la page où nous nous sommes arrêtés pour que nous puissions en terminer l'étude.

— Je suis désormais l'Empereur de Xie, pourquoi devrais-je m'embêter à étudier ?

— Si l'Empereur de Xie cesse d'étudier, il ne restera au pauvre moine qu'à retourner méditer dans la montagne des Bambous Amers.

— Je ne te laisserai pas partir ! criai-je en lui arrachant des mains les *Entretiens* et en les jetant sur le lit impérial. Si tu n'es plus là, qui mettra en fuite les petits démons blancs ? Ils ont grandi et vont se faufiler dans les rideaux de mon lit.

J'aperçus deux petites servantes qui ricanaient en se cachant la bouche de leurs mains. Je compris qu'elles riaient de ma poltronnerie. De colère, je pris une bougie du candélabre, je l'allumai et la jetai à la figure de l'une d'elles en criant :

— Arrêtez de rire ! La prochaine qui rira sera enterrée vive dans le cimetière impérial !

La brise automnale était propice aux chrysanthèmes, et de ces fleurs jaunes qui s'étendaient à perte de vue dans le jardin du palais émanait une répugnante odeur de mort. J'avais ordonné au jardinier de les arracher tous. Il avait servilement acquiescé mais s'était empressé d'aller en informer Dame Huangfu. J'appris que c'était elle qui avait fait planter tout le jardin en chrysanthèmes. C'était sa fleur préférée car elle était persuadée que leur odeur avait un effet bénéfique sur ses vertiges. Dame Meng, l'Impératrice Douairière, me confia que Dame Huangfu consommait en automne une grande quantité de ces fleurs

que son cuisinier lui préparait selon une recette secrète, soit en plat froid, soit en soupe. C'était l'élixir qui devait lui assurer la longévité. Je n'en croyais rien. Dans mon esprit, les chrysanthèmes étaient associés à la vision des cadavres raides et froids, et en manger équivalait à ingurgiter de la chair en décomposition. Je ne pouvais donc pas les voir sans être aussitôt pris de nausées.

La cloche de la tour sonnait quand je donnais audience à mes ministres et mes dignitaires. Je devais alors commenter leurs décisions. En fait, j'étais très bien encadré par Dame Huangfu et l'Impératrice Douairière Meng, assises de part et d'autre de mon trône. Elles me dictaient mes opinions par un signe de tête ou un murmure. J'étais en âge de gouverner et je possédais les connaissances nécessaires pour me passer des conseils de ces deux femmes mais je m'accommodais fort bien de cette méthode car elle m'évitait d'avoir à peser mes paroles et à me fatiguer les méninges. Ainsi, je n'avais qu'à rester assis, mon bocal à grillons sur les genoux. Mon grillon aux ailes noires rompait de temps à autre la monotonie de l'audience par son cri strident. J'aimais les grillons. Je craignais seulement qu'avec l'arrivée du froid les serviteurs ne puissent bientôt plus trouver dans la montagne les féroces grillons aux ailes noires que j'affectionnais tout particulièrement.

Je n'aimais pas ces ministres et ces dignitaires qui s'approchaient des marches rouges du trône sur leurs jambes flageolantes pour faire leur rapport sur l'approvisionnement en nourriture des troupes de la frontière ou donner leur avis sur la répartition des terres au sud de la montagne. Mais, tant qu'ils parlaient et que

Dame Huangfu n'avait pas levé sa canne de longévité en bois de santal, je ne pouvais pas mettre fin à l'audience. C'était insupportable mais je n'y pouvais rien. Le moine Juekong m'affirma un jour que la vie d'un Empereur devait se dérouler dans les palabres, les plaintes et les rumeurs.

En présence des ministres, Dame Huangfu et Dame Meng faisaient preuve de dignité et de courtoisie, et une entente parfaite semblait régner entre elles en matière de politique. Quand l'audience était terminée, cependant, les altercations étaient fréquentes. Un jour, alors que les ministres avaient à peine quitté la salle du trône, Dame Huangfu administra une gifle à Dame Meng. A ma stupéfaction, je vis Dame Meng courir se cacher derrière un paravent et fondre en larmes. L'ayant suivie, je l'entendis marmotter entre deux sanglots :

— Vieille teigne, j'espère que tu vas bientôt crever !

J'avais devant moi ce visage déformé par l'humiliation et la haine, un visage qui restait beau malgré le grincement de dents. Aussi loin que je puisse me rappeler, ce visage avait toujours été celui de ma mère. D'un caractère inquiet et soupçonneux, elle avait toujours pensé que mon frère Duanxian avait été empoisonné et que l'auteur du crime était Dainiang, la concubine favorite de l'Empereur à qui on avait, pour la peine, coupé les doigts avant de la reléguer dans l'immonde Pavillon Froid, à l'arrière du palais où, je le savais, on envoyait achever leur vie les concubines en disgrâce.

Afin de savoir à quoi ressemblaient les mains de Dainiang privées de leurs doigts, je m'approchai un jour en catimini du Pavillon Froid. L'endroit était

sinistre et glacial, et la cour couverte de mousse et envahie de toiles d'araignées. M'étant approché de la fenêtre de sa chambre, j'aperçus Dainiang qui dormait profondément sur un tas de foin à côté duquel était posé un seau hygiénique en bois pourri d'où émanait la puanteur qui empestait tout le pavillon. Quand elle se retourna, sa main m'apparut. Elle pendait sur le tas de foin, éclairée par le seul rayon de soleil qui fût parvenu à se glisser dans la pièce. On aurait dit une crêpe noire couverte de croûtes putrides sur lesquelles une nuée de mouches s'ébattait en toute sérénité.

Je ne voyais pas son visage, et comme dans le palais les femmes étaient aussi nombreuses que les nuages, je n'avais jamais su laquelle des concubines était Dainiang. J'appris que c'était celle qui jouait autrefois du pipa. Il me vint à l'esprit qu'aucune femme, aussi douée fût-elle, ne pourrait jamais jouer sans ses doigts et je me demandai si une belle fille, un jour, se promènerait dans le jardin en jouant sur son pipa de suaves mélodies inspirées par les immortelles. C'était sans aucun doute Dainiang qui avait soudoyé le cuisinier pour qu'il mît de l'arsenic dans la bouillie de mon frère Duanxian, mais pourquoi lui avait-on coupé les doigts ? Je posai la question à ma mère qui, après avoir marmonné un instant, me répondit qu'elle haïssait ces doigts. La réponse ne m'ayant pas satisfait, je posai la question à mon précepteur Juekong.

— C'est très simple, répondit-il, les mains de Dainiang pouvaient tirer des sons mélodieux des cordes du pipa alors que les mains de ta mère étaient incapables d'en faire autant.

Une douzaine de concubines avaient été enfermées dans le Pavillon Froid du petit bois de sterculiers

avant mon accession au trône. La nuit venue, leurs plaintes portées par le vent parvenaient à mes oreilles. Cela m'agaçait mais je n'avais aucun moyen de les réduire au silence car les résidentes du Pavillon Froid étaient des femmes au tempérament étrange : elles dormaient le jour et retrouvaient toute leur énergie à la tombée de la nuit, si bien que leurs plaintes déchirantes empêchaient tout le monde de dormir. Je ne pouvais malheureusement pas envoyer les domestiques les faire taire en leur fourrant des chiffons dans la bouche puisque le pavillon était situé dans une zone qui leur était interdite. Mon maître Juekong me conseilla de considérer que les plaintes des femmes faisaient partie des bruits du palais. Comme le gong du veilleur de nuit qui marquait les heures, leurs plaintes saluaient l'arrivée de l'aube.

— Tu es l'Empereur de Xie, me dit-il. Tu dois apprendre à être tolérant.

Comment pouvait-il énoncer une telle absurdité ? Puisque j'étais l'Empereur de Xie, pourquoi devais-je apprendre à être tolérant ? J'avais au contraire le droit de supprimer tout ce qui me déplaisait, y compris le bruit qui venait du pavillon. Je fis donc venir le bourreau du palais pour savoir s'il connaissait un moyen de réduire ces femmes au silence. Il me répondit qu'il suffisait de leur couper la langue pour qu'elles ne puissent plus se lamenter. Je lui demandai alors si leur couper la langue allait les faire mourir. Il m'assura qu'elles ne mourraient pas si le travail était fait correctement.

— Alors, fais-le, dis-je. Je ne veux plus jamais entendre ces plaintes démoniaques et ces hurlements de loups.

Le problème fut réglé dans le plus grand secret. Personne d'autre que nous deux ne fut mis au courant. Le

bourreau me présenta un paquet sanglant qu'il ouvrit lentement en disant :

— Elles ne pourront plus jamais se lamenter.

Je jetai un coup d'œil sur le paquet. Les langues des concubines pleurnichardes ressemblaient à des langues de porcs salées et elles paraissaient tout à fait appétissantes. Je donnai quelques pièces d'argent au bourreau en lui recommandant de ne rien dire à Dame Huangfu : si elle posait des questions, il n'aurait qu'à lui répondre qu'elles s'étaient coupé la langue elles-mêmes avec leurs dents sans le faire exprès.

Je dormis mal cette nuit-là. Bien sûr, aucun bruit ne venait du pavillon. Le silence de la nuit n'était troublé que par le vent d'automne soulevant les feuilles mortes et, de temps à autre, le gong du veilleur de nuit. Je me retournais dans mon lit impérial, pensant aux langues de ces malheureuses femmes que j'avais donné l'ordre de couper. J'avais peur maintenant. Plus rien ne m'empêchait de dormir et pourtant je ne trouvais pas le sommeil. M'entendant m'agiter, la servante qui veillait au pied de mon lit demanda :

— Votre Majesté a-t-elle besoin de se soulager ?

Je secouai la tête et regardai en direction de la fenêtre. Les lanternes éclairaient la pénombre de la nuit et le ciel était d'un bleu sombre. Je ne pouvais chasser de mon esprit l'image de ces femmes obligées de pleurer en silence.

— Pourquoi ce silence ? demandai-je à la servante. Il n'y a pas de bruit et je ne peux pas dormir. Va me chercher mon grillon !

Les nuits suivantes, je m'endormis bercé par les cris stridents de mon grillon aux ailes noires. Je ne

pouvais toutefois m'empêcher d'éprouver une certaine mélancolie car l'automne allait bientôt laisser place à l'hiver et mes grillons mourraient avec les premières neiges et les nuits me sembleraient plus longues.

Pensant au méfait que j'avais ordonné au bourreau de commettre, je ne pouvais plus trouver la paix. J'observais Dame Huangfu et les ministres. Rien n'avait changé dans leur comportement. Un jour, après l'audience impériale, je demandai à Dame Huangfu si elle était allée au pavillon récemment, l'informant par la même occasion que les femmes s'étaient par inadvertance coupé la langue avec leurs dents. Dame Huangfu me regarda tendrement pendant très longtemps et dit, après avoir poussé un soupir :

— Je comprends maintenant pourquoi on ne les entend plus la nuit. Je n'arrive plus à dormir.

Alors, je demandai :

— Grand-mère, vous aimiez entendre les lamentations de ces femmes la nuit ?

Elle répondit avec un sourire énigmatique :

— Leurs langues ont été coupées, tant pis. Il suffit que le bruit ne s'en répande pas hors du palais. J'ai d'ailleurs fait savoir que quiconque en parlerait aurait la langue coupée.

Je me sentis soulagé d'un grand poids. Ainsi, ma grand-mère pouvait infliger le même châtiment que moi. La réponse m'avait réconforté tout en me plongeant dans le doute. Je n'avais rien fait de mal puisque Dame Huangfu pensait qu'en faisant couper la langue d'une douzaine de femmes, je n'avais rien fait de mal.

Le chaudron de bronze dans lequel mijotait la pilule d'immortalité était toujours à sa place. Le feu